

GUSTAVO OTT

Deux amours Et une petite bête

Texte français de Françoise Thanas

Cette version de la pièce a été créée
dans une mise en scène de l'auteur.

Gustavo Ott

gustavott@yahoo.com

www.gustavoott.com.ar

SGAE-

Sociedad General de Autores de España

Nro. 64171

PERSONNAGES

Carolina (24 ans)

Pablo, son père

Karen, sa mere

Carolina jouera aussi les rôles de la Femme 1 (représentante de la SPA), de la Femme Policier et d'un Voisin, et Karen ceux de Verónica et d'un Voisin.

DÉCOR

Un Jardin Zoologique, avec des cages et des fosses... mais c'est aussi la salle d séjour d'un appartement. Ce décor "se transforme" suivant le temps et les images évoqués. Trois chaises et un poste de télévision sont les seuls objets.

1 / Singes

Cage aux singes / Au moment des faits

CAROLINA (*Elle s'adresse au public.*) - La cage aux singes me rappelle qu'il y a quinze ans Papa a passé quarante jours en prison et qu'il a dû payer une amende de cinq mille dollars.

PABLO - Pas vraiment de quoi avoir honte. Une incarcération brève, et une somme que j'avais économisée pour moi. Les avocats ont tout réglé très rapidement, pour ne pas se compliquer la vie.

KAREN - Les avocats lui conseillèrent ce qui était le mieux, à savoir: ne pas parler. Mais lui, il s'obstinait toujours dans le pire.

PABLO - Je voulais expliquer le cas à la presse.

CAROLINA - Quant à maman... Une vraie perruche. À ma grande surprise, elle voulait parler.

KAREN - Pourtant lui, il parlait pour les deux. Et même pour les trois, car il parlait aussi pour la victime.

CAROLINA - Nous lui avons rendu visite sept fois pendant ces quarante jours, et cela lui parut peu.

PABLO - Personne ne m'aime dans cette maison.

CAROLINA - À la première visite, je suis arrivée en larmes. Non pas parce qu'il s'agissait d'une prison, en réalité c'était un commissariat ou quelque chose de ce genre, mais parce que je savais que Papa devait être sérieux, Maman triste et moi pleurnicheuse.

PABLO - Tu avais huit ans !

CAROLINA - Neuf ans.

PABLO - Et pas toutes tes dents.

CAROLINA (*Vexée.*) - Si, toutes mes dents !

PABLO - J'aimais leurs visites. Pour les cadeaux, bien sûr, mais aussi pour les ragots, les potins, les histoires...

CAROLINA - Je lui apportai des chocolats et le livre qu'il avait envie de lire. Ensuite, je lui ai rendu visite comme s'il avait été à son travail, ou avec ses amis. Maman était contente car les jours passaient très vite. Cela s'est passé il y a quinze ans, et je revois tout au ralenti.

(Ils dialoguent.)

PABLO - Je t'ai manqué, mon coeur ?

CAROLINA - Beaucoup, Papa. Tu crois qu'on va te remettre là-bas ?

PABLO - Non. Pas si je me conduis bien.

KAREN - Papa va bien se conduire, car il se conduit toujours bien, et ce qui est arrivé était un malentendu. Tu as compris, Carolina ?

CAROLINA (*Contente.*) - Oui ! Bienvenue mon petit Papa !

(Elle le serre dans ses bras.)

PABLO - Qu'est-ce que vous imaginez ? Que je suis un criminel ?

(Pablo, heureux, serre sa fille dans ses bras.)

CAROLINA (*Elle s'adresse au public.*) - Du temps a passé et un beau jour j'ai eu vingt-quatre ans.

PABLO (*Fier, comme s'il parlait à des amis.*) - Elle a été reçue vétérinaire.

KAREN (*Fière, comme si elle parlait à des amis.*) - Elle travaille au Zoo Municipal.

PABLO - Une bonne place, dans sa spécialité, et dans une bonne ambiance.

KAREN - Elle a été nommée à la Clinique Principale.

PABLO - Elle soigne tous les animaux, et ses collègues la respectent beaucoup.

KAREN - Ça paie mal, bien sûr...

PABLO - Mais elle est contente.

KAREN - Elle se mariera peut-être bientôt.

PABLO - Se marier, c'est bon quand on a trente ans. Elle est encore très jeune.

KAREN - Il est jaloux.

PABLO - Elle meurt d'envie d'avoir un petit-fils.

KAREN - Elle appelle tout le temps son père pour qu'il lui raconte des histoires.

PABLO - Ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est aller faire des achats avec sa mère.

KAREN - Elle est très grande, très belle...

PABLO - Très mignonne, et elle jase comme une pie.

KAREN - Ça oui. Elle parle tout le temps !

PABLO - Tu sais bien comment sont les jeunes diplômés.

KAREN - Ils parlent.

PABLO - Et ne laissent pas parler les autres.

KAREN - C'est parce que, dans les universités on apprend à parler.

PABLO - Et à avoir toujours raison !

(Carolina entre. Elle porte la tenue des Vétérinaires du Zoo.)

CAROLINA - Un mardi après-midi, cela fait à peine quelques mois, mes parents sont venus au Zoo pour fêter ma première année de travail.

PABLO *(Il la salue. Il a un énorme sac de cacahuètes à la main.)* - Carolina, ma fille, nous voilà !

CAROLINA - Nous avons passé l'après-midi à jouer et à rire comme toujours.

KAREN - Nous nous sommes amusés devant la cage aux singes.

PABLO - Nous étions on ne peut plus contents devant la cage aux singes.

KAREN - C'était une belle après-midi et les singes étaient très joueurs.

PABLO - Et heureux, car je leur avais lancé un énorme sac de cacahuètes !

(Il le fait. Comme un enfant, il regarde les singes qui se disputent le sac.)

Regarde ! Regarde le grand, comme il emporte le sac ! Et celui à la queue blanche qui le poursuit... Ah, ah, ah... !

CAROLINA - Et moi j'étais heureuse, avec mes animaux et mes parents, en cette après-midi de mardi où les visiteurs ne sont jamais très nombreux.

KAREN - Alors, regardant les singes, tout simplement...

PABLO - L'un de nous a fait un commentaire...

KAREN - ... sur les cages des singes.

PABLO - L'un de nous a montré un endroit.

CAROLINA - L'un de nous a dit de regarder de ce côté.

KAREN - Et il était là.

PABLO - L'orang-outan.

CAROLINA - En quarantaine.

KAREN - Prisonnier.

PABLO - Enfermé.

KAREN - Un orang-outan séparé des autres.

PABLO - Dans une cage spéciale et dégoûtante.

KAREN - *Pourquoi est-ce qu'on l'a mis là ?* - allait-il demander.

PABLO - *Qu'est-ce qu'il a fait ?* - pensa-t-elle.

KAREN - Mais au lieu de laisser l'orang-outan en paix et d'écouter les histoires de notre fille...

PABLO - C'est moi, je le reconnais, qui ai ouvert la voie à ce qui arriva ensuite.

KAREN - Car cet idiot demanda:

PABLO - *Qu'est-ce qu'il a fait ?*

KAREN - Et elle, "mademoiselle je-sais-tout", répondit:

CAROLINA - *Il s'est mal conduit.*

KAREN - Je vous jure que j'ai pensé que cette réponse allait nous mener droit dans le mur.

PABLO - J'avoue qu'à ce moment-là, je me suis senti un peu gêné.

CAROLINA - Je vous assure que j'ai essayé de contrôler mes mots.

KAREN - Mais les mots ne se contrôlent pas.

PABLO - Les mots ont cette faculté de jaillir et de vous contrôler.

KAREN - Et de tout détruire.

PABLO - On devrait éliminer les mots, ou les censurer, ou les transformer pour qu'ils cessent de blesser des innocents.

KAREN - Des mots ? Des couteaux, plutôt. Des brutes.

PABLO - Les mots, ces satanés mots.

KAREN - Car c'est bien avec des mots que mon époux posa la question que personne ne voulait qu'il pose.

PABLO - *Pourquoi s'est-il mal conduit ?*

KAREN - Et il ajouta:

PABLO - *Qu'est-ce qu'il a fait ?*

KAREN - Et alors...

CAROLINA - Alors que j'allais lui expliquer...

PABLO - J'ai pris ma tête de: *Je veux apprendre, s'il te plaît ma petite fille, instruis-moi..."*

KAREN - À ce moment précis...

CAROLINA - Je lui ai appris que le singe, l'orang-outan, était puni parce qu'il avait "importuné" un autre singe.

KAREN - Moi, inquiète, j'ai voulu changer de sujet.

CAROLINA - Quand j'ai dit "importuné", je vous jure que j'allais dire autre chose.

KAREN - Mais Pablo prononça sa phrase apocalyptique, la phrase qui finit par diriger toutes nos paroles, nos âmes et nos regards vers ce que nous n'aurions jamais dû regarder.

CAROLINA - Papa dit alors cette phrase qui fit tout exploser.

PABLO - J'ai dit...

CAROLINA - Il a dit...

KAREN - Il a dit...

PABLO - On voit bien que l'homme descend du singe !

KAREN (Gênée.) - L'homme descend du singe !

CAROLINA (Méfiant.) - L'homme... du singe ?

KAREN - Ni plus ni moins.

CAROLINA - Et c'est ainsi que...

PABLO - ... ce mardi-là, l'un de ces fameux mardi où nous rendions visite à notre fille au Zoo, son lieu de travail, et où nous passions une belle après-midi en famille devant la cage aux singes dans laquelle se trouvaient treize chimpanzés, plus, un orang-outan emprisonné dans une cage spéciale...

KAREN - Un orang-outan triste et grand.

PABLO - Jeune, mais déjà vieux.

KAREN - Avec une tête à avoir peu d'amis...

PABLO - ... car plus rien n'a de sens pour lui.

KAREN - Un orang-outan enfermé.

PABLO - Qui me ressemble beaucoup.

KAREN - Car il était évident que, brusquement, voyant le singe, un orang-outan ancêtre de l'homme - mais sûrement pas de la femme - un singe enfermé et puni pour avoir importuné un autre singe...

CAROLINA - ... il me reviendrait à l'esprit cet épisode où Papa avait été emprisonné pendant quarante jours et où il avait dû payer une amende de cinq mille dollars.

KAREN - Bien sûr, quoi de plus naturel. Passer de l'orang-outan à son père.

PABLO - Moi, je marchais d'une manière opportune vers la cage aux chameaux.

KAREN - Moi, j'essayai de partir vers celle des zèbres.

PABLO - Je me souviens avoir dit à voix haute que je voulais voir les arachnides.

KAREN - J'ai parlé des qualités de la hyène.

PABLO - J'ai montré les lézards et leurs quatre-vingt dents. Mais elle...

KAREN - Mais elle...

PABLO - Elle ne lâchait pas prise.

CAROLINA - Et c'est alors que je lui ai demandé...

PABLO - À brûle-pourpoint:

KAREN (Elle imite sa fille.) - Papa, pourquoi est-ce qu'ils t'ont mis en prison ce jour-là ?
(Au loin, bruits de singes qui se battent. L'un d'eux a fait une boule avec le sac de cacahuètes vide et l'envoie sur Pablo.)

CAROLINA - Papa était comme pétrifié. Maman m'a regardée et a dit:

KAREN - Ne pose pas de questions stupides ! Papa n'est jamais allé en prison.

CAROLINA - Elle mentait.

KAREN - Qu'est-ce qui lui prenait de poser des questions sur ce pénible incident ? Après tant d'années...

CAROLINA - Maman, ne me traite pas comme une petite fille.

KAREN - Tu n'es pas une petite fille, c'est pour ça que je te dis que Papa...

CAROLINA - J'ai posé une question, je la répète, et je veux une réponse. C'est très, très sérieux. Pourquoi Papa est-il allé en prison ?

PABLO - Ma petite fille, où sont les pandas ? Je veux voir les pandas. Ils sont si mignons.

CAROLINA - Pourquoi es-tu allé en prison ?

KAREN - Et alors, seconde surprise de la journée: Pablo lui a répondu...

PABLO - Ma petite fille, il y a quinze ans je suis allé en prison...

KAREN - Pablo lui a répondu la vérité.

PABLO - ... parce que j'ai tué un chien.

CAROLINA - Tu as tué un... ?

KAREN - C'est du passé, on ne s'en souvient même plus...

PABLO (Sérieux.) - A coups de pieds.

Un 24 décembre, l'après-midi, j'ai tué un chien à coups de pieds. Il s'appelait Général.

C'est pour cela qu'on m'a emmené au Commissariat. Il y a eu un jugement rapide, ils m'ont donné quarante jours de préventive...

CAROLINA - Co... Comment est-ce que tu as pu tuer un chien ?

PABLO - ... et cinq mille dollars d'amende.

KAREN - Suffit, Carolina ! Tu gâches notre après-midi.

CAROLINA - Mais, ce chien, il avait un maître ou c'était un chien errant ? Il était de quelle taille ? Pourquoi est-ce qu'il était avec nous ? Qu'est-ce qu'il nous avait fait ?

KAREN - Et surtout...

CAROLINA - Et surtout...

KAREN - ... le plus important.

CAROLINA - Pourquoi ?

KAREN - Oui, c'est ça. (Elle l'imité.) Pourquoi ?

CAROLINA - Pourquoi est-ce que tu as tué le chien ?

(Bruits de singes.

Les trois personnages s'adressent au public.)

PABLO - J'ai toujours su que cette enfant serait effrontée. Toute petite déjà, elle répondait, elle voulait toujours avoir le dernier mot. Elle me ressemblait tellement.

KAREN - Harceler son père de la sorte... Même moi, je ne l'avais jamais fait !

CAROLINA - Je les regardais, et les découvrais. Brusquement, je voyais qui ils étaient et pourquoi ils faisaient ce qu'ils faisaient. Jamais, avant, je ne m'étais posé ces questions: est-ce que je sais ce qu'ils pensent, en quoi ils croient, quelles idées ils défendent ?

PABLO - Les enfants sont une menace qui plane dans l'air. Une menace qui n'en finit jamais de se manifester, qui se lance sur chacun et que, honteusement, on désire oublier. Mais c'est trop tard. Les enfants sont là, pour toujours.

KAREN - Déjà, nous ne pouvions plus rien faire.

PABLO - Changer de sujet ? Que les haut-parleurs du Zoo nous annoncent quelque chose ?
Que les singes bougent ?

KAREN - Qu'ils fassent des singeries.

PABLO - Que l'orang-outan s'évanouisse.

KAREN - Les singes ne font jamais des singeries quand on en a le plus besoin.

PABLO - Alors, je l'ai regardé droit dans les yeux...

KAREN - Alors, je l'ai prise par le bras...

PABLO - Alors, le silence ne nous a pas empêché d'entendre le bruit... Et la fille à son
Papa...

KAREN - ... sans l'ombre d'une hésitation, a reposé cette question que, moi, je n'avais
jamais osé poser.

CAROLINA - Papa, pourquoi est-ce que tu as tué le chien ?

(Bruits de singes. Un temps court. Les personnages s'adressent au public.)

PABLO - Si un chien mord quelqu'un, cela ne constitue pas une nouvelle. Mais si
quelqu'un mord un chien, alors c'est autre chose.

KAREN - Maintenant, si le chien tue quelqu'un, il va de soi que cela constitue une
nouvelle. Mais si quelqu'un tue le chien, ce n'est en rien une nouvelle pour la "une".

PABLO - A moins que...

KAREN - A moins qu'on ait une raison extraordinaire.

PABLO - Une raison spéciale.

KAREN - Pour être plus précis, insultante.

CAROLINA - Papa ...

PABLO - Une raison est toujours une arme puissante.

CAROLINA - ... pourquoi... ?

KAREN - Une raison qui fasse les gros titres des journaux.

CAROLINA - Qu'est-ce qu'il t'avait fait ?

KAREN - La raison pour laquelle mon époux tua ce Poodle-Yorkshire Terrier âgé de cinq ans captiva tous les curieux en ce jour où il y avait pourtant bien d'autres sujets dignes d'intérêt, mais qui n'intéressaient personne.

Ce jour-là, une bombe éclata dans une école, détruisant toute la façade, laissant un trou aussi large qu'un des cratères de la lune et faisant plus de 230 morts. 134 enfants, 53 professeurs, 22 parents et leurs délégués, 10 employés de service et 11 adolescents qui attendaient leurs petits frères, leurs neveux, leurs fiancés...

PABLO - Mais cette nouvelle-là n'était pas importante.

KAREN - Non, l'important était que mon mari avait avoué les raisons pour lesquelles il avait décidé de mettre fin à la vie du chien. Un chien soit dit en passant, qui nous avait coûté les yeux de la tête.

CAROLINA - C'était notre chien ?

KAREN - C'était SON chien.

CAROLINA - Le chien de Papa ?

KAREN - C'est lui qui l'avait acheté, qui l'avait élevé, qui lui avait appris ses premiers tours. Et c'est lui qui l'a tué.

PABLO - J'avais tous les droits, je pouvais faire de lui ce que je voulais, puisqu'il était à moi.

CAROLINA - Papa, tu vas me raconter immédiatement toute l'histoire: pourquoi est-ce que tu as tué le chien ?

(Bruits de singes. Un temps court.)

PABLO - Ma fille me regarde.

KAREN - Elle ne nous regarde presque jamais.

PABLO - Ma fille qui me regarde et l'orang-outan qui me regarde aussi. Pourquoi, aujourd'hui ?

Ma fille, qu'est-ce que ça peut te faire ?

KAREN - Elle qui ne s'intéresse qu'à elle.

PABLO - Ses copains, ses copines, ses sorties en boites, la mode...

KAREN - Qui a honte de la chemise que son père a choisie et de la couleur de mes chaussures et du style de ma robe.

PABLO - De la couleur du papier peint, du tapis de notre séjour, du livre qui est sur notre table de nuit.

KAREN - Et en plus, elle a la perfidie de demander...

PABLO - Devant la déjà célèbre cage aux singes...

CAROLINA - Pourquoi est-ce que tu l'as tué, Papa ? Qu'est-ce qui s'est passé?

(Bruits de singes et aboiements. Pablo se place sur un côté du plateau et rejoue la scène de l'assassinat du chien.)

PABLO - Quand les voisins sont arrivés, ils se sont mis à me crier dessus...

(Il donne des coups de pied au chien - une chaise -.)

... mais je ne les entendais pas.

KAREN (Elle joue le rôle d'un voisin.) - Monsieur, arrêtez de frapper cette pauvre petite bête .

CAROLINA (Elle joue le rôle d'un voisin.) - Il est en train de tuer le chien.

KAREN - Il est presque mort.

CAROLINA - Laissez-le tranquille !

KAREN - Il lui met les tripes à l'air !

CAROLINA - Il ne respire plus.

KAREN - C'est fini. Ça ne sert plus à rien.

PABLO - Au milieu des cris, quelqu'un appela la police, la police qui arrive toujours avec la presse à ses trousse. J'ai dû frapper le chien pendant un bon moment car ils ont mis environ vingt minutes à arriver, alors, alors, alors... quand j'ai entendu les sirènes, j'ai compris ce que j'étais en train de faire et bien sûr, il était déjà trop tard, la pauvre petite bête était déjà morte. J'ai arrêté de frapper le chien pendant un instant, pour voir s'il se levait, s'il grognait, mais il ne se passait rien.

KAREN - La presse prenait des photos.

PABLO - Le chien était mort vingt minutes avant l'arrivée de la police sur le lieu du crime.

KAREN - Mais le journaliste écrit qu'il avait entendu son dernier aboiement.

PABLO - En réalité, le chien a cessé d'aboyer dès la première minute.

CAROLINA - Une minute, c'est une minute. Un temps très long quand on est en train de mourir.

KAREN - Les journalistes sont arrivés et l'ont interviewé.

PABLO - Et c'est alors que je l'ai dit...

KAREN - Et c'est alors qu'il l'a dit...

CAROLINA - Pourquoi est-ce que tu as tué le chien ?

PABLO (Fort, mais pas sur un ton dramatique.) - Je l'ai tué parce qu'il était homosexuel.

KAREN - Il l'a dit !

CAROLINA - Maman ?

PABLO - L'orang-outan avait été écarté pour la même raison. Parce qu'il harcelait les autres singes mâles. Une attitude contre nature.

CAROLINA - Papa ? Mais... mais... comment est-ce que tu as pu... ?

KAREN (Elle s'adresse au public.) - Maintenant, ma fille a peur. Avant, elle posait la question par curiosité, mais maintenant son monde est sur le point de se réduire en miettes.

CAROLINA - Ça n'est pas possible... Je ne me souviens de rien... !

KAREN - Un monde qui, jusqu'à ce jour-là, ce mardi après-midi passé à regarder les singes faire leur singeries et à nous raconter leurs espiègleries... était un monde parfait où tout pouvait s'expliquer, jusqu'à ce moment-là où son Père, sans miséricorde aucune, lui a dit ce qu'elle n'aurait jamais voulu entendre:

PABLO - Je l'ai tué parce qu'il était homosexuel. C'était un chien pédé, et c'est pour ça que je l'ai tué.

KAREN - Moi, dans le fond, j'éprouvais du plaisir. Pas à cause de lui, mais à cause de la tête de ma fille qui se sentait redevenir brusquement une petite fille apeurée de neuf ans, apportant des livres et de la nourriture à son Papa détenu à la prison.

CAROLINA - Mon Dieu... Mon Dieu... Papa... Papa...

KAREN - Et je me suis assise pour les regarder: elle, une petite fille de neuf ans... lui, un ogre qui se lance sur un Poodle-Yorkshire Terrier sans défense comme une bombe qui éclate dans une école et la pulvérise. Comme une maison détruite par des malfaiteurs.

CAROLINA - Je ne me souviens de rien... de rien.

(Elle se retire sur le côté de la scène. Les lumières baissent. On entend la Appassionata de Beethoven.)

KAREN - Voilà mes deux amours et mes deux histoires: celle d'une petite fille qui a toutes les cartes en main et toutes les possibilités de gagner et qui, brusquement, réalise que non seulement ses cartes sont blanches mais qu'elle ne sait pas jouer...

Et son histoire à lui... celle d'un homme qui commença l'après-midi par une promenade au Zoo et qui, maintenant, comprend que les phrases que l'on ne termine pas finissent toujours par être dites.

Le mot est toujours là pour remplir un vide.

PABLO - Deux histoires qui se rejoignent un certain mardi passé en famille, au Zoo. Deux histoires qui touchent d'un sujet dont tous parlèrent un jour et dont personne ne put reparler.

KAREN - Deux amours et une petite bête ouvrent et ferment cette histoire.

(Elle sort une coupure de journal jaunie. Elle lit. Musique.)

“...le Tribunal a condamné Pablo Estéfano pour conduite incorrecte et cruauté envers les animaux. Estéfano fut accusé d'avoir frappé son chien à mort parce qu'il pensait que ledit chien, un Poodle-Yorkshire Terrier âgé de cinq ans et répondant au nom de Général, était homosexuel...

(Carolina, terrifiée, regarde son père.)

... Les témoins des faits firent savoir que Pablo Estéfano, âgé de quarante-huit ans, fut choqué lorsque son chien Général essaya d'avoir des relations sexuelles avec un autre chien mâle, un Terrier Jack Russel, répondant au nom Bandit et appartenant à sa femme...”

(Noir sur la scène sauf sur Karen.)

KAREN - Pendant toutes ces d'années, une question est restée sans réponse: a-t-il tué son chien seulement pour ce qu'il le faisait avec un autre chien, ou parce que cet autre chien m'appartenait ? Ai-je quelque chose à voir avec cet événement ?

(Le projecteur qui l'éclairait s'éteint.)

(Apparaît une coupure de journal. On y lit: “134 enfants, 53 professeurs, 22 parents et leurs délégués, 10 employés de service et 11 adolescentes sont morts dans l'explosion.”)

NOIR

BOURDONNEMENT DE MOUCHES

2 / zèbres, pingouins

Zone des zèbres

Nous voyons ce qui pourrait être un zèbre, bien qu'on ne distingue ni la tête ni la partie postérieure du corps. Seulement un volume blanc avec des rayures noires.

KAREN - Bien sûr, quelqu'un a dit que moi, en tant qu'épouse, j'aurais dû me taire.

CAROLINA - Toujours se taire. Ceux qui parlent sont les coupables.

KAREN - Ils m'ont posé des questions.

CAROLINA - De petites questions.

KAREN - Sans mauvaise intention.

CAROLINA - Votre mari a-t-il une relation homosexuelle ? Trompiez-vous votre mari avec le chien ? Votre mari était-il jaloux du chien, de l'autre chien ou de vous-même ?

KAREN - Alors, je me dis: que faire pour l'aider ? Que dire ? J'en avais assez de les voir. Même si c'était laid, ça ne me m'avait jamais paru anormal. Grands Dieux, c'étaient des chiens ! Des animaux ! Qui peut s'intéresser à tout ça ?

(Carolina met des lunettes et un gilet. Elle joue le rôle de la FEMME 1.)

FEMME 1 - Nous, madame Estéfano, nous, de la Société Protectrice des Animaux. Ce cas est passé d'accident domestique à préoccupation publique.

KAREN - Comment en est-on arrivé là ?

FEMME 1 - Il y a des journalistes. Et les gens sont inquiets.

KAREN - Ça n'est rien d'autre qu'un chien mort.

FEMME 1 - Ici, nous sommes tous très sensibles.

KAREN - Avec tous ces crimes autour de nous... comparé à cette situation qui n'a rien d'important et qu'on doit rencontrer dans tous les foyers...

FEMME 1 - Cela n'arrive pas dans tous les foyers.

KAREN - Je pensais que c'était courant.

FEMME 1 - C'est la première fois que j'entends parler d'une affaire similaire.

KAREN - Peut-être ai-je une perception fautive des autres foyers.

FEMME 1 - Puisqu'il s'agissait d'une conduite répétitive des deux chiens, pourquoi ce jour-là, en particulier, votre époux a-t-il décidé d'en tuer un ?

KAREN - Il a perdu tout contrôle. Il est devenu comme fou.

FEMME 1 - Pourquoi ?

KAREN - Il regardait les nouvelles et la mort de tous ces gens lui faisait mal.

FEMME 1 - Quels gens ?

KAREN - Des enfants et leurs maîtres. La bombe dans l'école, et presque 400 morts, je crois.

FEMME 1 - Et alors ?

KAREN - Il était furieux. Il rouspétait contre le terrorisme et la mort. Alors, il a vu les deux chiens qui faisaient... ce que vous savez... et ensuite, il a perdu son sang-froid et...

FEMME 1 - Il a tué son propre chien.

KAREN - Á coups de pieds.

FEMME 1 - Pensez-vous que votre mari soit violent ?

KAREN - Non, pas particulièrement. Pas plus violent que n'importe qui.

FEMME 1 - Qui ça, n'importe qui ?

KAREN - Tous les hommes.

FEMME 1 - Tous les hommes ne sont pas violents.

KAREN - Non ? Peut-être ai-je une perception fautive des hommes.

FEMME 1 - Il a tué le chien parce qu'il était homosexuel ?

KAREN - C'est ce qu'il dit.

FEMME 1 - Et c'est vrai ?

KAREN - Posez-lui la question.

(Elle se lève et se retire sur le côté de la scène.)

J'ai laissé les choses comme ça, à moitié.... Je n'ai dit ni oui ni non. Je n'ai rien dit qui puisse être certain, je n'ai rien affirmé. Car, en définitive, rien n'est tout noir ou tout blanc.

PABLO (Il entre et s'assied sur une chaise.) - Sauf les zèbres.

KAREN - Les zèbres ?

PABLO - Les zèbres sont noirs et blancs.

(Un temps. Il réfléchit.)

Et les pandas.

Et les pingouins.

(Karen sort.)

FEMME 1 - Bonjour. J'appartiens à la Société Protectrice des Animaux. Votre femme n'a pas répondu en toute sincérité à nos questions. C'est pourquoi nous voulons avoir également un entretien avec vous. Commençons. Que s'est-il passé ?

PABLO - Tout est arrivé à Noël. Le 24 décembre. Je regardais la télévision, les nouvelles. Ma femme m'a rappelé que les guirlandes de Noël n'étaient pas allumées et qu'il fallait que je m'en occupe.

La télé donnait la nouvelle du jour... je ne me souviens plus laquelle.

FEMME 1 - La bombe dans l'école.

PABLO - C'est ça. Ils faisaient une fête pour Noël, il y a eu environ 400 morts ... et la façade a été complètement détruite.

Alors, j'ai laissé les guirlandes de l'arbre, et c'est à ce moment-là que j'ai vu le chien.

FEMME 1 - Votre chien.

PABLO - Général.

FEMME 1 - Général.

PABLO - (Avec deux chaises, il recrée la situation.) - Une fois de plus, il recherchait Bandit.

FEMME 1 - L'autre chien.

PABLO - Oui, il le recherchait. Pourtant, je leur avais déjà dit de ne pas le faire. Je les avais prévenus. Quelques jours plus tôt, j'avais frappé Général avec un journal, je lui avais donné un coup de pied, et il m'avait regardé comme s'il avait compris.

FEMME 1 - Les deux chiens le faisaient toujours ?

PABLO - Ces derniers temps, souvent.

FEMME 1 - Et vous ne l'approuviez pas.

PABLO - C'étaient deux mâles !

FEMME 1 - Et vous ne l'approuviez pas ?

PABLO - Non, bien sûr que non. Je n'aimais pas ça. Et l'autre chien non plus. Il le fuyait. Bandit souffrait, il me regardait comme s'il cherchait de l'aide, comme s'il me disait: "Jusqu'à quand faudra-t-il que je supporte ça ? Pourquoi ne faites-vous rien ?"

FEMME 1 - C'est ce que vous disait le chien.

PABLO - Il ne me le disait pas, bien sûr que non, mais c'était comme s'il me l'avait dit. Il me regardait avec cette pensée dans les yeux. Et moi j'étais ému. Et j'étais d'accord.

FEMME 1 - Avec le chien.

PABLO - Cette situation me semblait gênante, surtout avec ma fille de neuf ans qui voyait tout et mon épouse qui baissait la tête chaque fois que cela se produisait.

Et les chiens haletaient, et Général bavait, et l'autre essayait de s'échapper mais Général l'en empêchait et alors...

FEMME 1 - Alors ?

PABLO - Alors, alors, Bandit m'est apparu comme une victime, sans défense... et je suis allé vers Général... et je lui ai crié dessus... et ma fille s'est mise à pleurer. Elle n'aime pas les cris, elle adore les animaux. Elle dit qu'elle sera vétérinaire ou quelque chose comme ça. Alors, j'ai frappé le chien, mais il insistait et continuait, alors...

FEMME 1 - Alors ?

PABLO - Eh bien, c'est arrivé.

FEMME 1 - Qu'est-ce qui est arrivé monsieur Estéfano ?

PABLO - Il s'est passé quelque chose en moi, j'étais furieux, je ne savais plus ce que je faisais.

FEMME 1 - Vous avez frappé le chien.

PABLO - Je lui ai donné des coups de pieds.

FEMME 1 - Jusqu'à ce que mort s'en suive.

PABLO - Oui, je crois.

FEMME 1 - Vous croyez ?

PABLO - Je lui ai donné des coups de pieds, mais je ne sais pas si ça a duré jusqu'à ce qu'il meure. Peut-être qu'il était déjà mort quand moi je continuais à lui donner des coups de pieds.

FEMME 1 - Quel fils de pute !

PABLO - Pardon ?

FEMME 1 - Vous êtes un fils de pute ! Vous auriez fait la même chose avec un couple gay. Vous haïssez les homosexuels.

PABLO - Non, non, qu'ils fassent ce qu'ils veulent, mais pas dans ma maison.

FEMME 1 - Vous êtes homophobe ?

PABLO - C'étaient des chiens. Il n'y a que les chiens qui me dérangent. Les gens ne me dérangent pas, je comprends les gens, j'aime les gens...

FEMME 1 - Si vous vous en tirez sans une égratignure, qui nous dit que vous ne commettrez pas un crime en tournant le coin de la rue ?

PABLO - Je n'ai jamais commis de crime !

FEMME 1 - Vous avez tué un chien.

PABLO - Ça n'est pas un crime.

FEMME 1 - Il y a des lois qui protègent les animaux.

PABLO - Mais les chiens, ça n'est pas pareil que...

FEMME 1 - Que nous ?

PABLO - ... les humains.

FEMME 1 (Elle s'approche de lui.) - Ce chien, quand il mourait, il ne vous haïssait pas. Parce que les chiens croient que si vous les punissez, c'est parce qu'ils ont fait quelque chose de mal et qu'ils le méritent. En mourant, il pensait: "Je le mérite, car je n'ai pas écouté."

Les chiens croient que c'est nous qui sommes bons.

La vérité, c'est que nous les humains, nous sommes des bêtes.

Donc, comme je suis un être humain, je pense faire avec vous ce que vous avez fait avec le chien.

Je vais vous tuer en vous frappant à ma manière.

Je vais recommander qu'on vous envoie en préventive pendant 40 jours avec une amende de 5000 dollars, laquelle sera versée en totalité à la Société Protectrice des Animaux.

Et maintenant, que dites-vous ? Vous me haïssez ?

Vous voulez me tuer à coups de pieds ?

Pourquoi ne le faites-vous pas ?

(Ils sont debout, tous les deux.)

PABLO - J'ai tué le chien parce qu'il aimait les autres chiens. C'était mon chien, et je pouvais faire de lui ce que je voulais. J'ai écôpé de 40 jours de préventive et d'une amende de 5000 dollars.

PAS à cause du chien, non. À cause du rapport de la Société Protectrice des Animaux, et à cause de la presse qui a rapidement oublié la bombe posée dans l'école pour se concentrer sur moi.

On voyait, en première page, ma photo et celle du chien. La mienne, dans mon pire moment, après trente six heures sans dormir. Et celle du chien, pas du chien mort, mais d'un autre qui lui ressemblait. Un chien de salon, bien propre, bien vivant, pour qu'il inspire de la tendresse. Alors, les gens m'ont haï. Ils m'ont haï spontanément, facilement, gratuitement, d'une haine qui couvait là, attendant un événement quelconque pour se décharger sur moi.

(Pablo sort. La femme 1 retire ses lunettes et son gilet. Elle redevient Carolina.)

CAROLINA (Elle s'adresse au public.) - Quand nous disons d'une chose qu'elle est noire et blanche, nous ne distinguons jamais la variété de gris qui rend possible tout ce qui est

blanc et tout ce qui est noir. C'est la raison pour laquelle un zèbre, un pingouin, un chien dalmatien, bien qu'ils soient noirs et blancs, ne sont pas identiques.

Avec les gens, on ne remarque pas cette différence. Il est étrange qu'on ne le fasse pas. Car, finalement, zèbres pingouins et dalmatiens doivent avoir des préoccupations semblables: le froid, le chaud, la faim, le sexe, les rêves, la tendresse...

Mais nous ?

Nous ne pouvons même pas tomber d'accord au sujet de Dieu !

(Musique. Le zèbre bouge. Quand on le voit son corps tout entier, on remarque qu'il n'est pas seulement blanc avec des rayures noires, mais qu'il a une rayure rouge, ou rose, ou violette... Une rayure rouge, ou rose, ou violette, perceptible et gênante.)

3 / Oiseaux

Cage aux oiseaux

Un bruit d'oiseaux envahit la scène.

CAROLINA - Cette nuit-là, je n'ai pas dormi.

Le lendemain, comme tous les jours, je suis allée travailler au Zoo. Mon amie Verónica était là.

(L'actrice qui joue le rôle de Karen entre en scène avec une blouse de vétérinaire. Elle sera Verónica. Elle range le bureau.)

VERÓNICA - Il y a longtemps que je ne t'avais pas vue avec cette tête-là.

CAROLINA - Quelle tête ?

VERÓNICA - Soucieuse. Comme nous tous. Les attentats terroristes mettent les gens dans cet état.

CAROLINA - Qu'est-ce qui est arrivé ?

VERÓNICA - Trente morts dans un centre commercial. Une voiture piégée. Elle était en stationnement et... boum ! Tu ne l'as pas entendue ? Il paraît qu'on l'a entendue à des kilomètres à la ronde. Ce sont de vraies bêtes. Ils méritent la mort. Je ne suis pas pour la peine de mort, mais elle est parfois nécessaire. Dans certains cas. Tu ne trouves pas ?

(Elle lui tend une tasse.)

Tiens, prends un café... à moins que tu ne préfères rentrer chez toi aujourd'hui ?

(Carolina boit le café comme s'il s'agissait d'un verre d'eau. Verónica la regarde, surprise.)

CAROLINA - Hier, j'étais avec mes parents.

(Un temps.)

J'ai appris que Papa avait commis une faute il y a quinze ans.

(Un temps. Brusquement.)

Il a fait de la prison parce qu'il a tué un chien.

VERÓNICA - Grand Dieu ! Et pourquoi est-ce qu'il l'a tué ?

CAROLINA - Parce qu'il croyait qu'il était homosexuel.

(Verónica laisse tomber sa tasse, qui se casse.)

VERÓNICA - Il vaut mieux que tu rentres chez toi.

CAROLINA - Oui, tu as raison.

(Elle se prépare à partir.)

Souviens-toi: aujourd'hui, il faut surveiller la chèvre noire, ça pourrait être son jour. Et inspecte bien la cage des oiseaux, pour voir si la maladie régresse. C'est peut-être un virus.

VERÓNICA - Je m'en charge.

(Carolina va pour sortir mais elle revient.)

CAROLINA - Qu'est-ce que je dois faire ?

VERÓNICA - Contre les terroristes, on ne peut rien faire.

Leur souhaiter la mort, que leur voiture piégée explose.

CAROLINA - Verónica ! Je veux parler de mon père. Qu'est-ce que je dois faire ?

VERÓNICA - Je ne me mêle pas des affaires de famille. Ton père est ton père. Toi, tu vas dormir, et moi je vais au travail.

Et pour les terroristes: la mort.

À demain.

(Verónica disparaît dans le noir. Carolina prend son sac et marche de long en large.)

CAROLINA - J'ai quitté le bureau, mais je ne suis pas rentrée à la maison. Je me suis promenée dans le Zoo, me suis arrêtée devant la cage aux oiseaux. Ils sont malades, on ne sait pas pourquoi. Ils ont une maladie étrange. Insolite.

(Carolina pénètre dans la zone des oiseaux. On entend leurs gazouillis.)
 Ils ne volent pas. Ils ne le veulent pas, ou ne le peuvent pas.
 On leur a fait tous les examens possibles, mais on n'a découvert aucune pathologie.
 Et moi, tous les matins, je les regarde totalement impuissante. Je m'étais habituée à pouvoir faire quelque chose pour eux, et maintenant, maintenant, je ne le peux pas.
 Et tandis que je regardais les oiseaux...
 Je me suis rendu compte que quelqu'un me regardait.
 C'était lui.
 Il était là.
 C'était Papa.

PABLO (Il entre et essaie de la prendre dans ses bras. Elle le repousse.) - Tu te souviens quand je t'emmenais au Zoo ? Tu y restais toute la journée, à regarder les animaux. Et tu me disais que tu voulais les emmener à la maison. Papa, on peut emporter la girafe ? Je peux garder l'éléphant... ?

CAROLINA - Tu me laisses dormir avec les zèbres... ?

PABLO - Tu n'aimerais pas plutôt les sauterelles ? Tu n'aimerais pas élever des cafards ? Tu n'aimerais pas dormir avec les fourmis du jardin ? Ce sont aussi des petits animaux. Ils ne sont pas au Zoo, mais ce sont des créatures de Dieu. Et elles sont plus petites.
 (Tous deux s'adressent au public. On entend l'Appassionata de Beethoven.)

CAROLINA - On dit que nous connaissons vraiment notre père au moment où nous le perdons.

PABLO - Où nous cessons d'être des héros, des Dieux, et devenons des singes.
 Brusquement, les enfants nous rappellent que nous sommes à la fin du chemin.
 Et cela nous attriste.
 Dans ces conditions, aux abois et sans le prestige ni l'admiration d'autrefois, comment chercher à se souvenir du passé ?
 (Pablo sort.)

CAROLINA - Quand je revins à la maison, il était déjà tard. J'avais une envie folle de parler avec mon père. Une journée entière passée avec lui, et nous avons tous deux évité de parler du sujet le plus important.

Pourquoi haïssait-il autant ce chien ?

Qui était mon père ?

Pourquoi ne me parlait-il jamais de lui ?

(Le téléphone sonne. La musique cesse.)

Allo !

(Elle s'adresse au public.)

C'était Verónica, du Zoo.

(Entre Karen qui jouera le rôle de Verónica.)

VERÓNICA - Carolina, j'ai de mauvaises nouvelles pour toi. Les oiseaux.

CAROLINA - Qu'est-ce qui se passe ?

VERÓNICA - Je les ai trouvés morts.

CAROLINA - Tous ?

VERÓNICA - Tous. Il n'en reste pas un.

CAROLINA - Mais... Qu'est-il arrivé ?

VERÓNICA - On ne le sait pas. Pourrais-tu venir m'aider?

CAROLINA - Oui, j'arrive.

(Carolina se prépare rapidement.)

La ville était vide et dangereuse. Quand je suis arrivée au Zoo, c'est la police qui m'a reçue.

La police ? Bizarre. Qu'est-ce que la police avait à voir là-dedans ?

VERÓNICA - C'est à cause de la mort des oiseaux. Elle leur paraît suspecte. C'est ce qu'ils appellent "d'étranges circonstances". Ils font une enquête. Comme il y a beaucoup d'attentats, ils croient que...

CAROLINA - C'est idiot.

(On entend l'Appassionata de Beethoven.)

(Elle ramasse des oiseaux.)

Tandis que la Police me posait des questions, je ne quittais pas des yeux tous les oiseaux éparpillés sur le sol gris et mouillé de leur grande cage. Ils étaient si nombreux et si beaux

qu'on aurait dit un tapis. Je les ai ramassés, un à un, comme on enlève les cadavres d'amis morts à la guerre. Après la tristesse, une énorme inquiétude m'envahit.

Je souffre pour ces animaux morts, et je reconnais ne pas avoir ressenti la même tristesse à la mort d'êtres humains. Serait-ce un péché ? Irai-je en enfer pour avoir préféré les animaux aux hommes ?

Où était Dieu ces dernières 24 heures ?

Son absence me paraît suspecte.

NOIR

4 / Tigres

Zone des félins / Le jour du récit

Pablo et Karen face à la fosse aux tigres. Karen tient un ballon. Sur le côté de la scène, un landau.

PABLO - Eh, le tigre ! Grrrr... ! Eh, le tigre ! Grrrr... ! Petit, petit... Grrrr... ! Regarde ces pattes.

KAREN - Elles sont énormes.

PABLO - Il y a quinze ans, un touriste est tombé dans cette fosse en prenant une photo. Les tigres jouaient, se mordillaient... Le touriste a voulu les prendre en photo de plus près. Il s'est appuyé là. Il ne s'est pas rendu compte que cette barre d'appui bougeait un peu...

(Il constate qu'elle bouge toujours.)

... et il est tombé dans la fosse.

KAREN - Et qu'est-ce qui lui est arrivé ?

PABLO - A qui ? Au touriste ou au tigre ?

KAREN - Au touriste.

PABLO - Rien. Aux touristes, il ne leur arrive jamais rien.

Les tigres sont allés jusqu'au bord, pas pour l'attaquer, seulement pour le regarder. Le touriste criait comme un fou.

KAREN - Deux tigres l'attendaient !

PABLO - Plutôt deux chats effrayés.

KAREN - Grands, avec des griffes et des dents. Merci bien.

PABLO - Le touriste a nagé un peu et s'est approché de la rive. Le voyant s'approcher, les tigres se sont enfuis. Puis les gardiens leur ont tiré dessus.

En plein dans la tête.

(La petite fille du landau se met à pleurer. Karen le regarde et la console.)

KAREN - Tu as fait peur au petit.

(Elle s'adresse à sa mère.)

Pardon...

C'est un beau petit garçon.

Une petite fille ?

Elle est adorable...

(La petite fille cesse de pleurer.)

Tu as fait pleurer la petite fille avec cette histoire.

Cette petite est une merveille.

(Un temps.)

J'ai pensé avoir un autre enfant.

Une petite fille... Une autre petite fille.

PABLO - À notre âge, il vaut mieux avoir un chat ou un...

KAREN - Non, je veux une fille. Des animaux, tu peux en avoir, toi.

Je veux avoir une autre fille. Mais pas avec toi.

PABLO - Avec un autre ?

KAREN - Avec n'importe qui. Je veux me séparer de toi.

(On entend le rugissement d'un tigre.)

PABLO - Tu en as un autre ?

KAREN - J'ai repensé à ce que tu avais fait au chien.

Je l'avais oublié. Tout est revenu. Et je me suis souvenue de la raison pour laquelle tu avais fait cela à ce pauvre chien.

PABLO - Parce qu'il était homosexuel.

KAREN - Tu as tué le chien parce que... peut-être... en réalité... c'est moi que tu voulais tuer. Les hommes comme toi rêvent de tuer leurs femmes.

PABLO - Tu vas chez un psychiatre ? Quelle honte ! Tu lui racontes nos histoires ?

KAREN - Non, mais ça ne me semble pas être une mauvaise idée.

PABLO - Tu couches avec un psychiatre ? C'est ça ?

KAREN - Fous-moi la paix !

PABLO - Au lieu de demander le divorce ou de disparaître ou de cesser de t'aimer, ma seule alternative aurait été de te tuer. Et comme je ne le pouvais pas, j'ai tué le chien. C'est ça ? C'est aussi simple que ça ?

KAREN - C'est très possible.

PABLO - Mais moi, je pourrais dire que c'est le contraire. Que c'est toi qui as vu la possibilité de te séparer de moi en utilisant un événement qui s'est produit il y a quinze ans. Tu veux être avec un autre ou seule, et tu préfères que ce soit par ma faute car je suis un monstre.

KAREN - Je n'ai pas dit que tu étais un monstre.

PABLO - Mais j'en suis un.

KAREN - Pourquoi ?
Qu'est-ce que tu fais ?

PABLO - Je rugis !

(On entend des rugissements de tigres. puis, ils se calment.)

Ça leur arrive parfois. Brusquement, sans aucune raison, ils se mettent tous à crier. Ils crient, tous à la fois: "Laissez-moi sortir... je veux aller chez moi... je ne suis pas d'ici...."

(Tout à coup, il cherche.)

Où est-il ?

KAREN - Qui ?

PABLO - L'homme avec qui tu couches.

Où est-il ? Que pense-t-il de moi ?

Ça n'est peut-être pas un homme. Un homme véritable est, foncièrement, un fauve.

Rivaliser pour une proie, délimiter son territoire, faire ce qu'on veut, dominer les autres.

Si j'ai voulu te tuer, ce fut par instinct.

Un réflexe qui nous conduit à résoudre tout par la violence.

Nous, les animaux, nous tuons parce que nous avons peur.

(Au loin, on entend le brrissement d'un éléphant.)

5 / Rhinocéros

Fosse des Rhinocéros / Le jour du récit

On voit les pattes d'un rhinocéros qui dort. Parfois, il bouge, mais peu.

En scène: Pablo et Carolina (qui joue le rôle de la femme policier.)

FEMME POLICIER - Monsieur, nous faisons une inspection de routine et nous voudrions vous poser quelques questions. Monsieur... monsieur...

PABLO - Quel magnifique animal ! Et il est là, humilié.

Savez-vous que s'il était dans son milieu naturel, il nous aurait déjà tué tous les deux ?

FEMME POLICIER - Nous faisons une enquête et nous avons besoin de la coopération des habitués de ce Zoo.

Et je vous ai déjà vu dans ce Zoo.

PABLO - Je viens souvent. Ma fille travaille ici.

FEMME POLICIER - Vous venez pour la voir ?

PABLO - Je viens aussi pour les animaux.

(Pablo attend qu'elle pose la deuxième question mais il est évident que la femme policier attend, elle aussi, qu'il continue à lui donner des informations.)

Euh... j'habite tout près, et j'aime venir regarder les animaux. Je les prends en photo. Il y en a qui me connaissent.

FEMME POLICIER - Qui vous connaissent ? Comment ça ?

PABLO - Eh bien, ils me regardent et ils savent qui je suis. A force de me voir. Comme ce rhinocéros. Il me voit depuis des années. Il sait qui je suis et il me salue. Quand il me voit, il remue la tête. Un jour où j'étais triste, je me suis arrêté pour le regarder. Mais lui, il était dans l'eau, il faisait chaud, il ne voulait pas sortir. Alors, j'ai commencé à lui parler, à lui

raconter pourquoi j'étais triste. Et lui, il est sorti de l'eau et il est venu vers moi, comme quelqu'un qui abandonne tout pour écouter un ami.

Un rhinocéros de sa taille qui marche vers moi, me regarde et comprend ma solitude... Il est venu et il est resté en face de moi, supportant le soleil. Seulement pour m'écouter.

FEMME POLICIER (Elle regarde le rhinocéros, surprise.) - Dire que pour moi tous les animaux sont pareils. Singes ou lions. Ils sentent horriblement mauvais.

PABLO - Parce qu'ils sont ici. S'ils étaient dans leur milieu naturel, ils ne sentiraient pas mauvais.

FEMME POLICIER - Vous connaissez bien les animaux.

PABLO - Pas tous. Mais par exemple ce rhinocéros, oui. Savez-vous qu'ils sont en danger d'extinction ? C'est une espèce ancienne, plus ancienne que l'homme. Mais elle disparaît. À une époque, on les a confondus avec les licornes. Marco Polo, durant ses voyages, a été le premier à en voir un.

Au lieu de l'appeler par son nom ou de lui en inventer un, il a préféré l'appeler par un nom qu'on connaissait. Rhinocéros. Rhinos-cerontus...

FEMME POLICIER - J'aimerais beaucoup écouter toutes vos histoires, très intéressantes, mais je suis ici pour travailler. Et peut-être pourrez-vous m'aider. Nous recherchons un individu.

PABLO - Homme ou femme ?

FEMME POLICIER - Nous croyons qu'il s'agit d'un homme. Il est venu au Zoo ces dernières semaines, et il tue des animaux.

PABLO - Il les tue ? Lesquels ? Comment ?

FEMME POLICIER - Il a commencé par les oiseaux, a continué par les tigres, trois pingouins, une chèvre qui était sur le point de mettre bas. Il a tué les hippopotames et assassiné plusieurs singes, cinq ouistitis, trois chimpanzés, et d'autres singes - dont je ne me rappelle plus le nom - et un orang-outan.

PABLO - L'orang-outan.

FEMME POLICIER - Vous le connaissiez ?

PABLO - Il était dans une cage spéciale.

FEMME POLICIER - Nous pensons que son prochain objectif, ce sera les pandas.

PABLO - Il faut faire quelque chose contre ce criminel !

FEMME POLICIER - Nous savons que le malfaiteur vient tous les jours au Zoo. Nous pensons qu'il s'agit d'un terroriste ou d'un fanatique.

PABLO - Et comment est-ce qu'il les tue ?

FEMME POLICIER - En leur inoculant un virus spécial. Un virus qui détruit leurs défenses naturelles. Ils sont malades pendant quelques jours, puis ils meurent. Ils tombent comme des mouches. Les animaux ne se plaignent pas. Ils deviennent tristes et cessent d'émettre le moindre son.

PABLO - Quel fils de pute !

FEMME POLICIER - C'est ce que nous pensons. Que c'est un fils de pute. Et c'est pourquoi nous voulons l'arrêter.

PABLO - Regardez ! Ce rhinocéros me semble un peu bizarre.
On dirait qu'il tombe.

FEMME POLICIER (Inquiète.) - Oui, c'est vrai. Je crois qu'il... Attendez ici.

(Elle lance un appel radio.)

Ici, fosse des rhinocéros... fosse des rhinocéros...

Je vais chercher des secours...

(Elle sort. Cris des gens.)

PABLO - Un vrai monument de la forêt.

Et dire que Marco Polo l'a confondu avec une licorne. Rien que ça.

Les licornes, qui n'ont jamais existé.

Mais les rhinocéros, si.

(On entend un énorme bruit.)

Il tombe.

Le rhinocéros tombe.

Mon Dieu ! Quelle grandeur !

Quelle beauté !

(Admiratif.)

Comme il meurt !

(On voit les pattes du rhinocéros qui tournent, comme s'il tombait.

Cris des gens au loin, et coups de sifflets de la police. Musique.)

6 / Pandas

Cage des Pandas / Récit des faits

*Pablo et Karen entrent. Ils portent des sacs à provisions.
Sur la scène, un arbre de Noël.*

KAREN - Cela fait 15 ans, nous étions allés faire des courses l'après-midi du 21 décembre, tandis que la petite...

PABLO - ... et les chiens...

KAREN - ... passaient l'après-midi au square avec la grand-mère.

PABLO - On a regardé les vitrines, chacun de son côté.

KAREN - Moi, déjà je lui parlais peu.

PABLO - Et moi je remerciais le Ciel qu'elle ne m'adresse pas la parole.

KAREN - Je lui parlais peu parce que ce matin-là...

PABLO - ... elle avait appris...

KAREN - ... qu'il avait une maîtresse...

PABLO - ... plus jeune et plus jolie...

KAREN - ... que moi. J'ai pensé: "Est-ce qu'il me quittera parce qu'il en est capable ou parce qu'il a peur?"

PABLO - Peur de la mort.

KAREN - D'être avec moi.

PABLO - Je ne le sais pas.

KAREN - Je ne le sais pas. Mais revenons à ce jour-là.

PABLO - Quand nous sommes rentrés...

KAREN - ... j'ai voulu ouvrir la porte de la maison et...

PABLO - ... la porte était ouverte.

KAREN - On nous avait cambriolés !

PABLO - Où est Carolina ?

KAREN - Au parc, avec mes parents.

PABLO - Et les chiens ?

KAREN - Avec eux.

PABLO - Heureusement qu'il n'y avait personne dans la maison !

KAREN - Ils ont emporté le téléviseur !

PABLO (Il compose le n° de la police) - Maudits voleurs ! Va voir le reste de la maison.
(Karen sort.)

PABLO - Police ! C'est urgent. Je viens de rentrer chez moi, on m'a cambriolé. Quelqu'un est entré chez moi et... ils ont tout cassé... ils ont emporté... le téléviseur...

(Il regarde autour de lui.)

... et la chaîne stéréo... et quelques bibelots du séjour. Comment ?

(Un temps.)

Si les voleurs sont encore dans la maison... ? Ce serait possible ?

(Crise de panique. Pablo est mort de peur.)

Je... je... je n'ai pas vérifié... ma femme... Venez immédiatement !

Karen... !

(Karen entre. Pablo prend peur en la voyant.)

La police dit qu'ils pourraient être encore là.

KAREN - C'est aussi ce que j'ai pensé. Et je suis restée dans le couloir, comme paralysée.

PABLO - Qu'est-ce qu'on fait ?

KAREN - Ne me demande pas ce qu'il faut faire. Dis-moi ce que tu veux que je fasse.

PABLO - Moi ?

KAREN - Oui, toi. Si tu dois mourir, que ce ne soit pas de peur. Dis-moi ce qu'on fait !

PABLO - Je... je ne... je ne sais pas !

KAREN (Elle prend tout en main.) - On dirait qu'il n'y a personne. Nous n'étions pas là, ils sont entrés, ont tout pris et ils sont partis. Du travail propre. Je ne pense pas qu'il reste quelqu'un ici. Et la police ?

PABLO - Ils arrivent.

KAREN - Tu leur as donné l'adresse ?

PABLO - J'ai oublié !

(Karen semble mécontente. Pablo s'en rend compte.)

Je suis très nerveux.

(Il compose à nouveau le numéro.)

KAREN (Elle s'adresse au public.) - Il a rappelé la police. Et moi, je me suis mise à ramasser les morceaux de vitres, à nettoyer le sol, à remettre en place ce qui restait. Puis il a appelé les voisins, sa mère, ses soeurs, ses amis.... Il leur racontait ce qui était arrivé.

PABLO (Au téléphone.) - Ici, il n'y a pas assez de sécurité, il faut davantage de policiers, il faut que tout le poids de la loi pèse sur ces fils de putes.

KAREN - À son sixième appel, j'avais déjà remis la maison en ordre.

PABLO (Au téléphone.) - Il n'y a pas de loi qui tienne ! Qu'on les tue ! Exactement ! La mort, c'est ce qu'ils méritent ! Si je les vois, je les tue !

(Il raccroche.)

KAREN (À Pablo.) - Je vais prendre un bain.

(Elle sort.)

Pablo reste seul. Un temps. On sent sa peur, imperceptiblement. Il compose à nouveau le n°.)

Et la police qui n'arrive jamais qu'on en a besoin... Allo, allo... Police ? Oui, j'attends.

(On comprend que Pablo entend la musique d'attente. Brusquement, il donne des coups dans le téléphone. Il est exaspéré. Il a une crise. La crise s'accompagne de cris et de sanglots. Il étouffe, comme si un animal monstrueux était sur le point de le dévorer. Puis il tombe. Karen entre, couverte d'un drap de bain. Elle lui donne les premiers secours. Pablo se calme.)

KAREN - Pablo a des crises de panique quand il sent qu'il ne peut pas venir à bout de la réalité.

Le 22 décembre, il était déjà plus calme.

PABLO - J'ai acheté un téléviseur. Mieux que l'autre. Avec stéréo. Et plus grand. Le son de la télé allumée me manquait. Ça donne plus de vie à la maison.

KAREN - Le 23 décembre, la petite était contente parce qu'une de ses dents perdue poussait, et les terroristes faisaient éclater une bombe dans une école pendant une fête.

(La télé s'allume. On voit le programme d'une chaîne de télévision publique: un concert par un Orchestre Symphonique. Pablo change violemment de chaîne et zappe continuellement.)

PABLO - Avec tant de démocratie, les gens deviennent incontrôlables. Ici, tout le monde a des droits, sauf ceux qui travaillent. La liberté s'est transformée en libertinage. Un peu de poigne, voilà ce qu'il faut dans ce pays de merde !

(Il change de chaîne. On voit maintenant l'ineffable gazelle fuyant le toujours rapide tigre...)

KAREN - Le 24 décembre, la maison était redevenue comme avant. Je faisais la cuisine et il manquait les guirlandes à l'arbre de Noël.

(À Pablo.)

Pourquoi est-ce que tu ne t'occupes pas des guirlandes ?

(Pablo s'exécute.)

Qu'est-ce que tu veux faire ce soir ?

PABLO - Rester à la maison avec la petite et les chiens.

(Brusquement, on entend des aboiements.)

PABLO - Qu'est-ce qu'ils font ?

KAREN - Ça. Encore.

PABLO (Contrarié.) - Je leur ai pourtant dit que je ne voulais pas qu'ils le fassent.

KAREN - Aucune importance. C'est déjà fini. Ne te mets pas dans cet état. C'est une chose naturelle, Pablo.

PABLO - Comment ça, une chose naturelle ! Qu'est-ce que tu racontes ! Ils sont malades ! Ça n'est pas normal !

KAREN - Je crois que ce qui leur manque, c'est de connaître d'autres chiens et...

(Pablo a la même crise que précédemment, mais cette fois la peur est remplacée par la haine, une haine extraordinaire, c'est comme s'il était devenu un animal. Il crie, va vers les chaises (=les chiens), donne des coups de pieds jusqu'à ce qu'une chaise (=un chien) tombe.)

PABLO - Fils de pute ! Fous-lui la paix ! Sale chien pédé ! Chien terroriste !

CAROLINA (Elle entre.) - Quelqu'un tuait les animaux du Zoo, considérant qu'ils devaient être en liberté et non en cage. Les visiteurs ont cessé de venir.

KAREN - Alors, des gens sont venus... D'autres gens sont venus... Beaucoup de gens. Ils entraient comme ils voulaient et tuaient les animaux qui étaient encore vivants.

CAROLINA - Ils les mangeaient.

KAREN - Ils disaient qu'ils avaient faim.

CAROLINA - Viande de cheval, ventre de tigre, des autruches. Ils disent que c'est très bon, les autruches.

KAREN - Et personne n'a rien fait.

CAROLINA - La foule dans la rue... les gens... le peuple tout entier. Et personne n'a rien fait. Le tigre, ils l'ont dévoré. Et ils ont mangé les tortues... ils ont mangé les girafes... et s'ils n'ont pas mangé les lézards, c'est parce que ces petites bêtes s'en sont douté et ne sont pas sorties de leur trou.

Ensuite les gens, fatigués d'attendre, sont allés chercher le plus important.

KAREN - Le panda ?

CAROLINA - La licorne.

(On entend l'Appassionata de Beethoven. Les lumières baissent.)

Ils voulaient goûter quelque chose qu'ils n'avaient jamais mangé. Quelque chose de nouveau, d'excitant, d'innocent.

La licorne adorait se promener dans la fosse et plonger dans l'eau.

KAREN - Ça, c'était le rhinocéros.

CAROLINA - Non, le rhinocéros est très différent. Le rhinocéros, c'est comme un énorme porc. Elle, elle était comme un cheval, elle aimait hennir comme un cheval...

(La silhouette d'une licorne occupe toute la scène.)

... comme un cheval en piteux état, mais un cheval. Sa corne était argentée et tous l'appelaient par un autre nom car ils n'en avaient jamais vu de semblable.

Une bombe l'a pulvérisée pendant qu'on célébrait Noël.

(Musique. L'image de la licorne disparaît. Pablo entre et s'assied. Il s'adresse à une personne du public.)

PABLO - Au début, vous avez l'impression d'être en permanence dans une salle d'audience. Des gens viennent, vous posent des questions et trouvent des réponses sur votre condition, ce que vous êtes, ce que vous pensez.

CAROLINA - On croit connaître les individus parce qu'on nous apprend à penser en discours tout faits. En phrases toutes fabriquées. Avec des idées enveloppées.

PABLO - Pendant ces instants-là, vous perdez la mémoire. D'abord par moments. Un peu un jour, un autre peu la semaine suivante, et vous la retrouvez ensuite, en fragments, comme s'il s'agissait de vieilles photos qui racontent la vie d'un autre qui vous ressemble. Une vie et des photos dont vous ne pouvez préciser à cet instant-là ni les dates, ni les lieux, ni les gens qui y apparaissent.

KAREN - On appelle ça "Crise de panique", et c'est une maladie incurable.

CAROLINA - D'autres l'appellent "Haine", et c'est aussi une maladie incurable.

PABLO - Ou encore "Complexe du panda". Lorsque vous vous éprenez de la mort seulement parce que vous êtes regardé avec pitié.

(Les lumières baissent. Ne restent que 3 projecteurs éclairant chacun des personnages.)

CAROLINA - Il y a quinze ans, je suis allée vers le chien mort et je me suis mise à pleurer. Comme maintenant, lorsque je vois papa tout seul et que je ressens une immense pitié pour lui et pour moi.

(Elle regarde sa mère et son père.)

J'espère que vous serez toujours tous les deux avec moi.

(Elle disparaît dans le noir.)

KAREN - Au bout de quinze ans, j'ai pu finalement faire en sorte que ma vie soit différente. Et tout cela à cause de deux amours et une petite bête, qui ferment et ouvrent cette histoire.

(Elle regarde sa fille et Pablo.)

J'espère que vous serez toujours tous les deux avec moi.

(Elle disparaît dans le noir.)

PABLO (Résigné et avec peine) - J'espère seulement que vous serez toujours toutes les deux avec moi...

(La lumière baisse encore. Terrifié, avant le noir.)

... pour m'aider à affronter les animaux.

(Bruits d'animaux.

On ne voit que la silhouette de la licorne.)

NOIR